



LA FERVEUR OLYMPIQUE OU LA FLAMME RASSEMBLEUSE

Jacques BEAUCHEMIN

Professeur au département de sociologie, UQAM
Directeur de Recherche, Chaire MCD

Opinion - Plusieurs se sont étonnés de l'ampleur des célébrations des derniers jours autour des succès des athlètes canadiens aux Jeux de Salt Lake City. Celui que désespère la société contemporaine pourra se désoler de cette manifestation de tribalisme postmoderne, de cette communion planétaire sans autre objet que la fascination statisticienne pour la performance à l'ère de la communication mondialisée. Il pourra ne voir, dans les Jeux, que pâture lancée aux populations abruties et assoiffées de divertissement. Il est pourtant une autre lecture plus rassurante et plus riche d'enseignements de la ferveur olympique. C'est celle que je voudrais défendre. Ce que révèle en effet l'émotion suscitée par les Jeux, c'est que les valeurs sociales sur lesquelles s'est édifiée la société moderne, de même que les lieux de rassemblement symbolique de cette société, semblent avoir survécu aux mutations qui l'ont traversée depuis deux siècles.

Derrière le pittoresque des épanchements patriotiques dont les victoires des équipes féminine puis masculine de hockey ont été l'occasion se dissimulent ainsi des enseignements qu'il conviendrait d'examiner plus avant.

Le sport qui fascine

Pour quelles raisons le sport exerce-t-il une telle fascination? Au delà des exploits qui s'empilent dans son anthologie et que ressasse le connaisseur, le sport fascine et émeut parce qu'il rejoint quelque chose de très profond, même chez les moins sportifs. Il nous renvoie comme un miroir les valeurs que nous cultivons pour nous-mêmes, celles que nous avons abandonnées parfois et celles que nous admirons chez les autres. C'est un peu le tragique de notre humanité partagée qui se joue chaque fois dans la défaite et la victoire. Rien ne nous ressemble plus que ce mélange de théâtralité, d'émotions véritables et d'émerveillement devant l'inouï. Rien ne nous émeut davantage que l'espoir à la fois modeste et fervent que nous devinons chez l'athlète qui se lève au petit matin et qui cherche la perfection dans la répétition du geste.

N'est-ce pas aussi notre courage de tous les jours et la constance que nous manifestons dans nos propres petits matins que nous retrouvons chez lui comme hypostasiés? Sa médaille, c'est celle que nous ne gagnerons jamais mais qui consacre les valeurs que nous partageons avec lui. C'est la raison pour laquelle cette étrange communion peut se produire entre l'athlète du plus haut niveau et l'amateur attentif à ses exploits mais ignorant jusqu'à hier les règles de ce sport qui le captive aujourd'hui.

La permanence des valeurs

Un premier enseignement à tirer de l'admiration dont les athlètes ont été submergés tient à la permanence de valeurs comme le travail, la constance, la discipline et l'effort dans une société que l'on dit pourtant rongée par l'hédonisme, la facilité et le consumérisme. Le culte que nous vouons à ces valeurs à travers la représentation de l'athlète invite à revoir les analyses trop promptes à conclure à leur extinction au profit d'un chacun-pour-soi délétère. Mais il est vrai



que la célébration emphatique du mérite personnel dont les Jeux ont été l'occasion ne signale rien d'autre, à première vue, que la persistance d'une culture de l'individu. Centrée sur les performances individuelles, l'admiration dont nous entourons les athlètes recèle en effet quelque chose de l'individualisme et de la société méritocratique qu'il nous arrive de critiquer dans la vie de tous les jours.

Or la célébration du mérite individuel et la sacralisation des valeurs qui l'accompagnent trouvent leur sens le plus profond dans le fait de renvoyer aussi à des dispositions collectives. Nous l'avons amplement vérifié ces derniers jours: la glorification de l'excellence individuelle s'est accompagnée de l'expression d'un fort sentiment communautaire et, plus exactement, d'un sentiment d'appartenance nationale. C'est peut-être ici que réside l'essentiel.

D'un océan à l'autre, la valse des unifoliés et le spectacle de ces visages peints à l'emblème du Canada rappellent que l'appartenance à la nation demeure un puissant foyer de rassemblement. C'est bien encore la nation qui éveille chez ses membres la fierté de l'appartenance. Voilà qui devrait inciter à réfléchir ceux qui chantent ses obsèques, les yeux fixés sur l'utopique horizon de la société mondialisée. La fierté que suscite la victoire, la défense passionnée qu'a pu déclencher l'injustice dont le couple Pelletier-Salé a été la victime, c'est d'abord au sujet des «nôtres» qu'elles sont ressenties.

Que recouvre en effet ce mystérieux sentiment d'une complicité à la fois fugitive et profonde avec le patineur de vitesse, sinon ceci qu'il appartient à «mon» monde? Pour quelle raison sa victoire est-elle aussi la mienne, si ce n'est parce que son mérite a quelque chose à voir avec les qualités que nous cultivons communément?

C'est ici que sont réconciliés le culte de l'individu et celui de la communauté. Historiquement, la nation a été le lieu d'articulation des appétits individualistes, que la société moderne libérait dans son rejet de la tradition, et de la nécessité d'aménager dans un vivre-ensemble solidaire cette communauté d'individus désormais voués à leur émancipation personnelle. La réconciliation de ce qui paraissait alors s'opposer s'est effectuée dans le cadre d'une représentation posant côte à côte - et pourvue de la même légitimité - un projet de liberté et un autre d'égalité, ce que rappelle évidemment le triptyque liberté-égalité-fraternité de la Révolution française.

En d'autres termes, la modernité met au monde, au sein de la nation, un individu dont la réussite relève de son propre mérite, en même temps qu'elle rappelle chacun au devoir de solidarité qui le lie aux autres. C'est bien cette dualité que manifeste l'enthousiasme olympique: la consécration de l'individu et la célébration de la communauté à laquelle il appartient et dont l'arrière-plan éthique lui a en quelque sorte fourni les valeurs nécessaires à la victoire. On considère généralement que les Canadiens ne nourrissent pas le nationalisme romantique des Américains, et ce, parce que le Canada n'est pas né des mêmes convulsions révolutionnaires qui, aux États-Unis, ont fait de l'avènement de la nation un arrachement à l'oppression. Mais voilà que des débordements d'enthousiasme ont été observés nombreux de ce côté-ci de la frontière.

Au Québec, la fierté est plus ambiguë. Chacun sait que plusieurs des athlètes canadiens parmi les meilleurs sont plus exactement Québécois. Bons joueurs, les Québécois acceptent d'associer les exploits des leurs à l'image de marque du Canada. Faut-il y reconnaître une autre manifestation de la fameuse ambivalence identitaire des Québécois? Sans doute. Mais derrière l'agitation des drapeaux canadiens, on ne peut qu'être frappé par le prétexte à la



célébration de la communauté que fournissent les victoires accumulées par les Québécois.

J'ai parlé d'enseignements. Un autre, plus lourd de sens, pourrait être retenu du sentiment d'appartenance qu'ont révélé ces exploits. Il réside dans le fait que la fierté pourrait, pour les Québécois, investir d'autres lieux que celui de l'exploit sportif.

La complicité dont nous sommes capables vis-à-vis de ces athlètes auxquels nous nous identifions sur le plan moral et dans lesquels nous retrouvons quelque chose de notre commune appartenance, tout cela évoque les semblables liens qui devraient nous unir au sein d'une communauté politique.

Ce que signale l'enthousiasme des derniers jours, c'est l'importance de l'espace symbolique qui nous rassemble. La capacité à se réjouir du succès des autres, la sympathie dont nous pouvons entourer les perdants, cela pourrait bien être redéployé sur le mode de la solidarité dans une nation rassembleuse.

Mais sur ce plan, à côté des Américains et des Canadiens, peut-être que nous, Québécois, avons encore quelques complicités supplémentaires à nouer à l'intérieur de nous-mêmes.

Jacques Beauchemin est professeur au département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal.

Texte paru dans *Le Devoir* (Montréal). Samedi 02 mars 2002.

<http://www.ledevoir.com/public/client-css/news-webview.jsp?newsid=8533>